

Biographie

De

**César Pan Castrillo**

Écrite

Par

**Servando Pan Castrillo**

### *Avant propos*

*Quand je suis allé aux obsèques qui ont précédé l'inhumation des dépouilles mortelles de mon frère César, le Frère Visiteur, José Manuel Sauras, m'a proposé d'écrire la biographie de celui qui venait de quitter ce monde, après 37 ans de service dans trois des quatre pays faisant partie du district du Golfe du Bénin. Sans hésiter, j'ai accepté la proposition, parce que j'étais persuadé que c'était la meilleure façon de rendre hommage au Frère César et de perpétuer, sans aucun doute, sa mémoire.*

*Je me suis mis, tout de suite, à compiler des témoignages et à quêmander des informations concernant le défunt qui venait de nous quitter après une longue maladie. La collecte a été fructueuse et le lecteur de cette brochure trouvera en elle des témoignages qui décrivent, de façon succincte, les qualités et les vertus de la personne qui, pendant sa vie, s'est occupé surtout des plus pauvres des trois pays où il a œuvré, en commençant par Bohicon où il a initié son travail apostolique et en finissant à Akwaba où il a rendu son âme, pure et sacrifiée, au Bon Dieu qu'il a tant aimé pendant sa vie et près duquel il aura, sans doute, une place privilégiée.*

*Je remercie tous ceux qui ont contribué à la réalisation de cette ébauche de biographie dont le but a été énoncé plus haut.*

*Cher César, j'ai mis par écrit un tas d'impressions, de descriptions et de témoignages pour cerner, le mieux possible, ta figure et ton souvenir. Mon souhait est de te voir bientôt inondé de lumière éblouissante et de bonheur éternel. Que ce souhait devienne réalité le plus tôt possible.*

*Ton Frère Servando*

## *1 - Enfance*

César Pan Castrillo est né le 17 décembre 1940 à Santibáñez de la Isla, petit village de la province de León (Espagne). Son père, Gabino Pan Martínez, à l'âge de 16 ans est allé en Argentine en 1923 faire, comme on disait à l'époque, les Amériques à la recherche de l'argent qui lui permît de mener une vie aisée, une fois retourné chez lui. Mais il revint bredouille. Sa mère, Jesusa Castrillo Bernardo, s'est occupée des affaires de la maison de ses parents et des travaux des champs. Ils se sont mariés en 1930 et ont eu, comme fruit de leur union, 7 enfants. César était l'avant dernier.

Il reçut le baptême le 23 janvier 1941. Sa maman, bonne chrétienne, l'emmenait chaque dimanche à la messe. Dès l'âge de 6 ans, il fréquenta l'école du village où D. Miguel, maître qui s'occupait de l'instruction d'une quarantaine de garçons, dont l'âge oscillait entre 6 et 14 ans, lui enseigna les rudiments de l'écriture et du calcul. Un compendium de connaissances de l'époque, appelé Encyclopédie, devait lui permettre d'assimiler une partie des données des différentes matières qu'elle contenait.

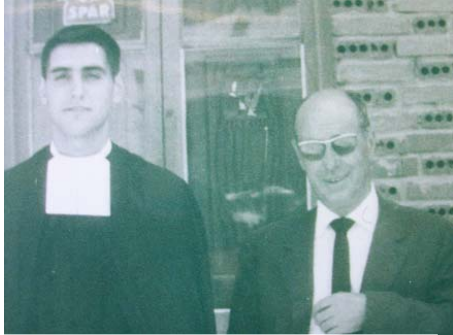
Le 16 mars 1945, son papa est décédé des suites d'une pneumonie à l'âge de 38 ans. Deux ans plus tard, sa maman est décédée à son tour le jour de Noël de l'année 1947. Les six enfants, dont l'âge du plus grand était inférieur à 17 ans, sont restés orphelins. Les



*César à l'âge de 7 ans*

grands parents maternels, en plus des lourdes tâches qui leur étaient propres, se sont occupés d'eux.

Comme c'était l'habitude, César allait à l'église tous les dimanches pour écouter la catéchèse après la messe. A l'âge de 7 ans, ayant assimilé le catéchisme, il reçut la première communion des mains de Mr le curé, D. José, le mois de mai 1948.



*Avec son maître, D Miguel (1962)*

Trois ans après, son frère Servando devait se séparer de lui pour aller au petit noviciat de Cambrils. Il éprouva beaucoup de chagrin, car il dit au revoir à quelqu'un qui avait été son ami et son confident.

En 1952, à l'occasion du Congrès Eucharistique de Barcelone, sa grand-mère, Aurelia, prit l'initiative de l'accompagner à la maison de formation où se trouvait son frère depuis un an. Cette nouvelle séparation des membres de la famille provoqua en lui une visible commotion. Sa sœur Araceli s'en souvient :

– *Au moment de sortir de la maison, raconte-t-elle, il déposa sa valise derrière la porte et il s'est mis à pleurer.*

– *Si tu ne veux pas partir, lui dit sa grand-mère, nous resterons ici.*

Mais il étouffa ses sanglots, reprit sa valise et partit avec elle jusqu'à la gare du train qui devait l'éloigner de la famille et l'emmener à Cambrils, à 800 kilomètres de chez lui. Après un long et pénible périple, ils furent reçus par son recruteur, le Frère Marcos, et son frère Servando. Ce dernier, lors d'une réception solennelle au réfectoire du petit noviciat, allait devenir son « ange gardien ».

Celui-ci jouait le rôle d'initiateur aux coutumes et au règlement de la maison où ils se trouvaient avec l'intention de devenir Frères des Ecoles Chrétiennes.

## ***2 - Premières années de formation***

Dès les premiers mois de séjour au petit noviciat de Cambrils, il fit face à un examen de préparation à la première année du baccalauréat. Il le réussit sans problème et fut félicité par son Directeur, le Frère Felipe Andrés. Il s'adapta rapidement et avec facilité au règlement et aux coutumes qui régnaient dans ce centre de formation. Sa piété extraordinaire pendant les prières et son sérieux en classe, étaient connus de tous.

Laissant à l'arrière plan ses moments de nostalgie, il s'adonna pleinement aux activités propres d'une maison où les formants ne songent qu'à parcourir les différentes étapes qui les préparent à devenir un Frère, voué à l'enseignement et à l'éducation des enfants.

Pendant cette période de formation, il y avait deux volets à prendre en considération. Le premier, celui de la vie spirituelle dans lequel il n'a pas rencontré beaucoup de difficultés : César aimait bien centrer son esprit et même son cœur pendant les prières et les exercices spirituels. Il avait une dévotion spéciale à Jésus dont il avait fait un portrait, conforme aux descriptions puisées dans les lectures fréquentes des Evangiles. Il avait retenu de Lui qu'il s'était sacrifié pour sauver notre pauvre humanité et qu'Il était ressuscité, après sa mort, pour donner l'espérance à tous ceux qu'Il avait rachetés. Il puisait aussi des énergies nouvelles dans une dévotion filiale à la Vierge Marie. Il basa sa spiritualité sur ces deux piliers qui

ont constitué pour lui un fondement solide et lui ont permis de garder un équilibre inébranlable toute sa vie.

Le second volet à considérer au cours de ces années de formation est celui de ses études académiques. A Cambrils, il voua une bonne partie de son temps à assimiler, avec application, les matières qui lui permettaient l'obtention de très bonnes notes. A ce propos, l'un de ses confrères de la même promotion, le Frère Gildo Gregorio, dit ceci :

*– Quand on faisait la proclamation des notes, il occupait toujours la première place. Il avait une mémoire prodigieuse. Il était le premier ... mais il demeurait imperturbable. Il ne se croyait pas plus doué que les autres, au contraire, il masquait cette attitude sous un sourire simple. On pouvait tirer la conclusion que ceci était le présage d'une personnalité future, au sein de laquelle la simplicité et l'intelligence se donnaient la main.*

Il finit donc sa première étape du Bac avec succès. Pendant deux ans, il interrompit ses études à proprement parler pour se consacrer à une formation spécifique et propre au Frère des Ecoles Chrétiennes. A la fin du mois d'août de l'année 1956, il devint postulant. Avec 25 confrères de promotion, il se mit à l'étude des écrits de Saint Jean Baptiste de La Salle et essaya d'assimiler la



*Prise d'habit en 1956*

Sainte Règle et de la mettre en pratique. Le 21 novembre de cette année, il fut déclaré apte à recevoir les livrées de la congrégation dont il voulait faire partie. A cette occasion, il reçut, à Pont d'Inca, la visite de quatre membres de sa fa-

mille la plus directe qui ont dû faire un long voyage, depuis leur village à l'ouest de la péninsule ibérique jusqu'à Palma de Majorque en passant par Barcelone.

– *Nous avons passé avec lui quelques heures seulement*, dit son grand frère Fernando. *On aurait voulu être avec lui un peu plus de temps. Sans doute avait-il d'autres obligations plus importantes.*

En effet, il commençait son noviciat. Et cela signifiait : une vie de recueillement, de prière et de méditation ; une vie d'austérité, de sacrifice et d'abnégation ; une vie de lectures pieuses et de biographies de saints, en particulier celle de Saint Jean Baptiste de La Salle. Après avoir surmonté cette épreuve, il a été admis à prononcer ses premiers vœux le 25 juillet 1958. Il était devenu réellement Frère des Ecoles Chrétiennes. Il lui restait à être fidèle jusqu'à sa mort.

– *Il aimait grandement sa vocation*, dira Pedro de Lamo qui a été son élève à Mollerusa.

Au mois de septembre de cette année, il est allé à Cambrils pour faire son scolasticat où il conclut la première étape de son baccalauréat. Il profita aussi pour renforcer sa spiritualité lasallienne et ancrer sa foi sur des principes religieux solides.

– *C'était pour nous un exemple à imiter.* Tel était le témoignage de quelqu'un qui se côtoyait avec lui à la chapelle et dans la salle des réunions.

### ***3 – Premières années de professorat***

Après son noviciat, ses supérieurs, ayant trouvé en lui les aptitudes pertinentes, il fut affecté à la communauté de la maison de

formation de Premiá de Mar en 1960. Il devint professeur des aspirants destinés aux pays latino-américains.

– *Il préparait sérieusement les cours et était très compétent, déclarera Pedro de Lamo qui l’a eu comme professeur.*

– *C’était un Frère joyeux, serviable, pleinement consacré à la classe et aux différentes activités de la maison, renchérit le Frère Pablo Enrique qui a été son élève à Mollerusa.*



*A Mollerusa en 1963*

Si nous consultons un autre paragraphe du témoignage de ce dernier, nous pouvons ajouter, au portrait que nous sommes en train d’esquisser, quelques vertus et des qualités d’une certaine relevance :

– *César a toujours été une référence, un modèle à imiter. Je l’ai toujours considéré comme un religieux éducateur intègre. Aimant sa vocation, il transmettait motivation et sécurité. Fervent plus que personne.*

En tant qu’éducateur, il savait être proche de ses disciples, surtout ceux qui avaient des problèmes. Lisons ce que deux aspirants disaient de lui à ce propos :

– *Très patient, compréhensif et respectueux avec tous, même avec les aspirants d’une conduite difficile.*

– *De caractère pacifique, il s’entendait bien avec tous. Nous l’avons tous aimé et respecté. Il était la bonté personnifiée.*



Du point de vue religieux, nous n'avons pas beaucoup de choses à lui reprocher pendant les premières années d'enseignement dans les maisons de formation de jeunes aspirants. Eux-mêmes le disaient :

– *Notre admiration pour lui était due à son grand esprit religieux. Nous voyions en lui un Frère très spirituel.*

A part son assiduité aux pratiques religieuses, à ses heures de méditation et de prières, il prenait des moyens pour châtier un peu son corps afin de mieux le dompter. Plus d'un, parmi ceux qui balayaient régulièrement le dortoir des aspirants et la cellule attenante où se reposait le Frère César, satisfaisait sa curiosité en fouillant dans son lit. C'est le Frère Pablo Enrique qui le dit :

– *Quand nous nettoiyions le dortoir et sa cellule, nous regardions, avec une certaine curiosité sous l'oreiller, où nous jetions un coup d'œil à un cilice qu'il avait dessous.*

Un autre aspect, mis en évidence par certains des aspirants qui l'ont eu comme professeur, était sa grande jovialité et sa bonne humeur. Ces deux traits de son caractère avaient, sans doute, leur source dans la tendance qu'il avait pour l'utilisation des sports comme exutoire et moyen de détente.

– *Il était un grand sportif et aimait la pratique de tous les sports. Les aspirants footballeurs nous admirions, surtout, son enthousiasme et sa sportivité.*

Et pour compléter un peu cette panoplie de qualités, j'aimerais reproduire ici les témoignages de Gregorio Castrillo, l'un de ses cousins qui a été, pendant trois ans son élève au petit noviciat de Mollerusa et celui du Frère José Antonio Porras:

– *De toutes ces années passées avec César, raconte Gregorio, je n'ai pas dans la tête des anecdotes mirobolantes et éblouissantes, sauf*

*celle-ci : qu'il s'agissait d'une personne bonne pour tous, et tout le monde le qualifiait ainsi. Tous étaient d'accord sur le fait qu'il avait un sourire accueillant sur son visage, qu'il était humble, serviable en tout, avec tous et à tout moment ; que c'était une personne qui essayait de passer inaperçue, de se situer sur un arrière plan. Pour donner un coup de main, il était toujours disponible, quelle que fût la chose à faire. Si parfois il devait se planter ou se fâcher, il le faisait avec énergie mais sa rage durait seulement le temps nécessaire. Il se plaçait toujours du côté des aspirants et des Frères de la communauté : en classe, dans les couloirs, à la chapelle, pendant les travaux, aux sports, au cours des promenades. C'était un bon Frère, un grand professeur, un conseiller, un sportif.*

*Dans une brochure, que je garde, j'ai écrit un article à l'occasion de ma prise d'habit. Entre autres choses, je disais : « De nouveau à l'église, on nous remet un crucifix et le rosaire. Le Frère César y était présent. A la fin de la cérémonie, il m'a embrassé. Il était tellement ému, qu'il fut incapable de dire quoi que ce soit. Mais quelle accolade ! Celle d'un saint qui invite à suivre le même chemin qui mène vers Dieu et permet de vivre en Lui.*

Et voici ce que dit de lui le Frère José Antonio Porras qui a passé avec lui un temps, dans les maisons de formation, sans éprouver le prurit de recourir à des commentaires futiles :

*– Sa riche personnalité m'a influencé positivement, aussi bien pendant le travail que pendant les jeux et les prières. Je n'ai pas eu la chance d'être son élève, mais j'étais au courant, par mes camarades de Mollerusa et de Premiá de Mar, de l'ascendance et de l'emprise qu'il exerçait sur eux.*

*Au cours des activités communes, sur la cour, dans les couloirs, à la chapelle, au réfectoire, au dortoir, au jardin potager, dans le bassin*

*(piscine) ou à la plage, pendant les excursions ou sur le terrain de jeux, je me souviens qu'il s'agissait d'un homme dont le comportement était accompagné d'un grand dynamisme, de discrétion et d'un grand sens de la responsabilité.*

*Il exerçait une grande influence avec son savoir faire, ses paroles douces, senties et convaincantes. On se rendait compte qu'elles venaient du cœur et étaient dites avec l'intention d'aider celui à qui elles étaient adressées.*

*En résumant ce temps passé avec lui, je l'ai vu comme un homme délicat, voué à son travail d'éducateur, serviable, d'humeur toujours égale, ayant une grande capacité de travail et de sacrifice, un modèle pour des futurs éducateurs.*

Enfin, prenons en considération, les paroles du Frère Antonio Domínguez, son ancien élève :

*– J'ai eu la chance d'avoir le Frère César comme professeur à l'aspirantat de Mollerusa. Je souligne de lui ses rapports avec les autres pleins de cordialité, ses qualités humaines, son savoir faire en classe.*

*J'ai l'impression de le voir encore enfermé dans un bureau, en train d'appuyer les coudes sur la table. Je suppose qu'en même temps qu'il réalisait son boulot de professeur, il complétait ses études, comme nous l'avons fait la plupart d'entre nous.*

*Je mets en relief aussi son esprit missionnaire, puisqu'il a voué la plus grande partie de sa vie à œuvrer en terres africaines.*

*Depuis 1998, date à laquelle un groupe de Frères de tous les districts avons fait le CEL à Madrid, nous nous réunissons, les premiers jours de janvier, à Marqués de Mondéjar. Au cours de l'une de ces rencontres, au moment du repas, ton frère a fait son apparition (il venait du village). A ce moment-là, il luttait déjà contre la maladie. Quand il*

*a fait son entrée au réfectoire, je ne l'ai pas reconnu. Dans le groupe où je me trouvais, il y avait une place libre. Il s'est assis à côté de moi et j'ai été frappé par le fait, qu'après tant d'années écoulées sans me voir, il se rappelait encore de mon nom et prénom.*

*Pour finir, je voudrais confesser que je considère ton frère un saint de pieds à la tête.*

#### **4 – Ses années d'études à Salamanque**

Avant d'entamer la narration de cette étape de sa vie, je voudrais rappeler que le Frère César, en même temps qu'il assurait ses cours de formation aux aspirants de Mollerusa et de Premiá, il consacrait des heures libres à préparer ses examens du Bac et de COU (Cours d'Orientation Universitaire). Je voudrais rappeler également que le 25 juillet 1965, il fit sa profession perpétuelle et ratifia solennellement ses engagements de service à l'Institut et à la jeunesse, là où il serait envoyé.

A partir de septembre 1967, il s'incorpora à la communauté d'étudiants de Tejares (Salamanque) et passa son examen officiel de Magistère. Ensuite, il entama une longue étape de 5 ans pour aboutir à une Maîtrise de Chimie. Voici ce que dit, à ce propos, le Frère Justino Fernandez :

*– A cette époque-là, le centre La Salle de Tejares-Salamanque représentait une étape de grand renouvellement institutionnel et ecclésial. Un groupe de jeunes Frères, de tous les districts d'Espagne, faisaient leur formation religieuse à l'Institut Supérieur de Sciences Religieuses et Catéchétiques. En Même temps, un groupe de Frères suivait des études à l'Université Civile de Salamanque. César savait équilibrer les exigences de son travail au milieu de ses obligations.*

*C'était une étape de grande splendeur à La Salle de Tejares-Salamanque. Les Congrégations religieuses suivaient de près l'animation pastorale impulsée depuis l'Institut Sain Pio X et, pendant les week-ends, suivaient les cours, les rencontres et les congrès qui s'y célébraient.*

*Les résidents à la maison n'étaient pas indifférents à tout ce mouvement et, au cours des rencontres informelles, il y avait toujours des commentaires riches et intéressants à propos des initiatives prises là-bas.*

*Dans le for intérieur de César, demeurait le feu qui animait sa vocation missionnaire. Elle se manifestera ostensiblement en Afrique, lorsqu'il abandonnera la maison de formation de Salamanque.*

### **5 – En communauté à Bohicon et Daloa**

Attiré par le misère matérielle et spirituelle régnante dans certaines contrées de la terre, naquit dans sa tête l'idée de partir en pays de missions. Il l'exposa à ses supérieurs qui lui ont proposé de rejoindre une communauté qui avait besoin d'un Frère. En 1972, il prit l'avion pour aller à Cotonou où le Frère Francisco Alert est allé le chercher à l'aéroport.

*– Quand le Frère Directeur eut connaissance du jour de l'arrivée du saint Frère César, raconte le Frère Aloy, il prit immédiatement la route. A la sortie de Bohicon, il ne respecta pas un feu rouge et a dû payer, sur le champ, une amende, tant était grande sa joie générée par l'arrivée du bon Frère César.*

La première grande difficulté qu'il rencontra, dès son arrivée au collège Mgr Steimetz, a été l'utilisation de la langue française comme moyen de communication avec les élèves, les professeurs et

les gens de la ville. Au cours de ses années de formation, il n'a pas eu l'occasion de la pratiquer. Il mit, tout de suite, la main dans la pâte et, en quelque temps, il se sentait à l'aise dans ses heures de classe.

Le Frère Aloy, dans un écrit qu'il m'a envoyé, fait l'éloge des résultats de cette adaptation et de son souhait d'être efficace. Voici ce qu'il dit à ce propos :

*– Ayant la Maîtrise en chimie, le Frère César a été l'un des piliers de notre collège de Bohicon. Il était bon professeur et sa personne dégageait une activité naturelle. C'est pourquoi, il était apprécié par les élèves.*

Et il complète sa missive en allant dans ce sens :

*– D'une grande bonté, le Frère César s'occupait, avec beaucoup d'affection des élèves, plus particulièrement des plus démunis.*

Le Frère Tomás Muñoz, qui a été avec lui dans la communauté béninoise pendant une année, fait, du Frère César, un panégyrique qui n'a pas besoin de beaucoup de commentaires. Voici ce qu'il dit :

*– Il se trouvait déjà à Bohicon quand je suis arrivé en 1977. Si, dans l'ensemble, j'ai de bons souvenirs de lui (et seulement des bons), de cette époque-là me viennent à la mémoire quelques-uns de plus concrets, comme : son sens évangélique des choses et de la réalité, sa piété théologique, son dévouement et son affabilité envers les élèves, son sens et la façon de vivre la pauvreté et la simplicité de la vie, son amour du travail, sa participation dans les activités du collège-internat, sa bonne humeur.*



*A Bohicon en 1974*

*Me vient à la mémoire aussi son sourire franc. César était réaliste et avait des initiatives réalistes, entre autres la pisciculture des tilapias. J'ai un autre souvenir de lui : sa formation intellectuelle aussi bien en sciences qu'en théologie.*

L'un des domestiques du collège (Mr Gustave Adjatin), qui s'occupait de l'entretien du jardin et de maintenir en bon état le matériel de la communauté et des classes, a des éloges favorables à son bon ami Frère César :

*– Je le tiens pour un excellent Frère, m'a-t-il dit à l'occasion d'une rencontre que j'ai eue avec lui quelques années plus tard. Il était toujours à l'heure et nous bavardions avec lui en toute simplicité.*

En 1977, Mr Kérékou, Président de la République du Bénin de tendance marxiste, devait faire changer le devenir du collège Mgr Steinmetz. La gestion de celui-ci passa sous la responsabilité de personnes ayant des idées proches de celles du Président, et la communauté, n'ayant plus de raison d'être, fut réduite au minimum. Le Frère César, providentiellement, partit en Côte d'Ivoire pour fonder une nouvelle communauté lasallienne.

A cette occasion, les trois Frères de cette communauté ont demandé une bénédiction spéciale en envoyant à Jean Paul II le texte suivant :

**Très Saint Père : Les FF. Olegario Peña, Francisco Martínez et César Pan, de la nouvelle communauté de Daloa, humblement implorent de Votre Sainteté une spéciale Bénédiction Apostolique comme gage des faveurs célestes.**

*2 juin 1979*

De son confrère César Pan, le Frère Olegario a beaucoup de choses à dire. Voici un résumé :

– *Nous avons quitté ensemble la communauté de Bohicon et nous sommes allés à Daloa où nous attendait Mgr Cotty. Le collège catholique, géré, jusque là, par les Pères du Sacré Cœur, venait de fermer. L'évêque avait manifesté au Supérieur Général son souhait de voir des Frères de La Salle y faire l'école. Nous avons été engagés tous les trois et le contrat prévoyait des salaires très élevés. Le Frère César avait, dans son emploi du temps, quelques heures de chimie à la semaine ; Le Frère Paco donnait des cours d'espagnol et moi-même j'assurais des cours de physique et de mathématiques.*

*En plus, ton frère avait, dans une salle attenante au bâtiment de la communauté, un groupe d'une douzaine de mosis burkinabé qui voulaient apprendre à lire et à écrire.*

*C'était un Frère très simple et plein d'entrain.*

Le Frère José Manuel Ruiz a vécu avec lui en communauté pendant trois ans à Daloa. Je voudrais insérer ici ce qu'il dit du Frère César :

– *Depuis le lointain 6 octobre 1982, quand il m'a accueilli à Daloa une nuit de tempête et de pluie, jusqu'au mois d'août 1985, nous étions unis sur terre ivoirienne. J'ai répondu à une invitation de sa part pour aller travailler avec lui. Je remercie Dieu pour les années passées là-bas, où j'ai eu la chance de partager avec César la richesse de la vie missionnaire.*

*J'ai appris de lui à accomplir le travail missionnaire avec la joie et le dévouement qui le caractérisaient. Ce furent des années de partage authentique et de fraternité lasallienne au maximum. J'admirais son dévouement incroyable et limité aux responsabilités confiées, en particulier, dans l'ancien collège catholique, lycée national actuel. J'admirais aussi sa collaboration dans la catéchèse et les cours de formation, les week-ends, avec le groupe de burkinabé des mosis où il ga-*



*gna leur sympathie et leur affection à travers leur inculturation et son dévouement.*

*Il savait donner sans recevoir, sans faire du bruit ni attirer l'attention : sa parole, son temps, son travail, ses services, en tendant sa main et en ouvrant son cœur à tous. Mais davantage aux plus défavorisés, en vivant de façon cohérente ses compromis lasalliens de « service aux pauvres ». Questionné par eux, il a su leur donner des réponses concrètes, dans la mesure du possible, en les accueillant avec affection et respect, sans distinction d'ethnies, de dialectes, de régions ni de religions. Dans son cœur, il y avait de la place pour tous. Assumant leurs problèmes, il essayait de leur offrir des alternatives à leur situation. C'est ainsi qu'il devint une personne respectée et aimée de tous.*

Le Frère Pedro Alberdi a aussi son mot à dire :

*Après Bohicon, il continua sa vie en Afrique au lycée de l'Etat de Daloa, comme professeur de chimie. C'étaient les temps heureux de la Côte d'Ivoire, avec Houphouët Boigny. Il y a été quelques années seulement, dès la fondation de la communauté de Daloa, la première de la Côte d'Ivoire.*

*Les Frères sont allés là-bas à la demande de l'évêque, Mgr Pierre Marie Côté, pour prendre en charge la direction du grand lycée 2. C'était un établissement énorme. Je crois qu'il s'y trouvait à l'aise. Les Frères vivaient très bien et étaient très estimés. Ils avaient du matériel moderne. Avec les sommes énormes qu'ils touchaient, ils ont décidé de créer un CFP au nord de la banlieue de Daloa, à Gbokora, pour les enfants pauvres et non scolarisés.*

*Il laissa un souvenir de professeur consacré. Dans les familles pauvres des alentours de la communauté que je visitais et qui, à l'époque, étaient encore des enfants, ceux-ci se rappellent avec affection du Frère César qui les visitait en toute simplicité et leur donnait des bonbons et des habits.*

## 6 – Son séjour à Togoville

Après avoir parfaitement accompli sa mission de service et de



A Togoville en 1986 avec le F. Paco

dévouement à la communauté et à une partie de la population de Daloa, le Frère Visiteur, Manuel Plumed, l'affecta à la communauté de Togoville en 1985. En un premier temps, il assumait le poste de direction du CEG de Notre Dame du Lac. Plus tard, il prendra en charge la direction de la

communauté et tout ce qui était en rapport avec l'entretien et l'économat du centre lasallien. Je dispose de plusieurs témoignages qui nous aident à percevoir l'abnégation et l'esprit de sacrifice qui accompagnaient tous ses actes.

Le Frère Jesús González ne tarit pas d'éloges et met en relief quelques-unes de ses vertus. Lisons une partie de ce qu'il dit :

*– Mon premier contact avec le Frère César s'est produit à Togoville, petit village « de l'autre côté du Lac » sens littéral du nom Togo. C'était pendant l'été 1988 que je suis arrivé, affecté à la communauté de Togoville. J'étais le censeur du collège Saint Augustin. Le Frère César, assumait le poste de directeur du CEG Notre Dame du Lac.*

*Dès le premier moment, j'ai deviné que nous arriverions à nous entendre parfaitement. De caractère pacifique, il avait de bons rapports avec tous. Je puis avouer que le Frère César n'a jamais eu d'ennemis. Nous l'avons tous aimé et respecté : il n'avait jamais de mauvaises intentions ; il était la bonté personnifiée. Personne ne mettait en doute sa compétence dans son travail.*

*Il avait du plaisir à aider les autres, faisant son travail dans la discrétion et le silence tout le temps. On avait l'impression qu'il était infatigable.*

*Il était « bon comme le pain ». Son nom et sa vie font pleinement honneur à la typique expression comprise entre guillemets. Il avait beaucoup de délicatesse. Son comportement était celui d'un saint.*

*On entendait le nom de Pan dans toutes les rues et les coins de Togoville. Les enfants connaissaient sa silhouette et répétaient, dans leur langage simple et expressif Pan, Pan, Pan. C'était une façon de dire « salut Frère César ».*

*Les soirées du samedi, il rendait heureuses des centaines de personnes : des enfants, des femmes, des hommes, des vieux de toutes les fermes des alentours. Il leur projetait des films en 16 mm qu'ils suivaient avec une émotion manifeste.*

*Etant directeur et économiste de la communauté, il avait de l'argent dans son bureau et, quelquefois, on l'a volé en forçant la porte. Une fois, la veille de Noël, quand nous assistions à la messe de minuit, les voleurs ont visité sa chambre, après avoir ficelé et emmaillotté les deux gardiens de nuit. C'est grâce à lui qu'ils ont sauvé leur vie.*

*Il aimait énormément les animaux et les plantes. C'est lui qui prit l'initiative de planter des milliers de nimes, des terminalias et des teks à l'intérieur de l'enceinte des collèges.*



*Pour compléter ce témoignage, je parlerai de son extraordinaire spiritualité. Homme de foi, un homme qui a su incarner, mieux que quiconque, les valeurs évangéliques.*

Le Frère Aloy a été avec lui quelques années en communauté à Togoville. Lui aussi garde, de son confrère, un excellent souvenir. Je retiens une partie de son témoignage :

*– Après Bohicon, j’ai été affecté à Togoville où il était le responsable des collègues et de la communauté. Je voudrais, tout spécialement, faire allusion aux travaux supplémentaires qu’il s’imposait pour organiser une coopérative qui s’occupait de la pisciculture. Il passait des heures dans l’entretien des étangs d’élevage des poissons, l’alimentation des alevins, l’entretien de l’éolienne et de la pompe pour maintenir le niveau de l’eau. Tout cela malgré le manque de coopération de la part des associés, toujours prêts à recevoir mais réticents à partager.*



*Pisciculture à Togoville 1997*

*Tout bonté, le Frère César s’occupait avec beaucoup d’affection des élèves, plus particulièrement les plus défavorisés. Nous sommes tous convaincus que le Frère César est entré au ciel avec « les souliers à ses pieds ».*

Le Frère Pedro María Astigarraga ne manque pas, non plus, de lui adresser des louanges en écrivant ces lignes :

*– Quand je suis arrivé à Togoville, le mois d’octobre 1995, à la fin de mes huit années passées à Tami et après une année de recyclage, César était le directeur de la communauté.*

*Il était, pour tous les Frères, un bon exemple et un homme pieux, menant une vie austère et animant la vie de la communauté.*

*Pour les élèves et les habitants de Togoville, il était un Frère plein de tendresse, surtout pour les plus démunis. Parfois, hélas, les gens abusaient de sa générosité.*

*Quand je l'ai remplacé en 1997, en tant que responsable de la communauté, j'essayais de faire comme lui car, pour moi, il était un homme admirable.*

Le Frère Pedro Alberdi a vécu lui aussi dans la communauté de Togoville. Il résume son attitude, son comportement et sa vie exemplaire de la façon suivante :

*A Togoville, il a été directeur du CEG Notre Dame du Lac. Entièrement dévoué au service des gens, il fit possible la scolarisation des garçons et des filles des fermes des alentours du collège et du village. Il s'occupait d'eux et leur procurait des bourses de Proyde et d'autres organismes espagnols pour les aider dans leurs études, le matériel et les livres.*

*Il dirigeait le collège à sa façon, simplement et dans une bonne ambiance scolaire. On voyait qu'il y était content.*

*Il aidait les pauvres de Togoville et commença la pisciculture au village et dans les fermes. Il y rencontra parfois des déboires à cause de l'égoïsme des jeunes. Il a été même victime d'un vol dans son bureau. Il aimait les pauvres et souffrait à cause de leur situation. Je crois qu'il ne donnait aucune importance aux soins de lui-même. Il était austère. Il donnait ce qu'il pouvait. Quand j'ai été moi-même responsable à Togoville, je me suis rendu compte qu'il n'avait pas d'ennemis personnels.*

*Il a toujours été un Frère de communauté simple dans sa vie, aimant la vie des gens simples, leurs traditions et leurs progrès. On le voyait souvent entouré d'enfants dans ses randonnées.*

## *7 – Vie de communauté à Tami et à Dapaong*

Après plus de dix ans d’apostolat et de travail fructueux à Togoville, où il a laissé des traces ineffaçables, ses supérieurs ont jugé convenable de lui accorder une année de repos. Ses nombreuses rechutes des attaques paludéennes l’avaient affaibli et il devait cesser, pour un temps, ses activités habituelles liées à des responsabilités et à sa profession d’éducateur.

En 1997, il fut inclus dans la liste des Frères qui faisaient partie de la communauté de Tami. Le changement était sensible et l’ambiance comme l’environnement tout à fait différents de ceux de Togoville.

Il ne tarda pas à s’adapter et à s’intégrer complètement à un milieu rural. A part la convivialité pleine avec les stagiaires, on lui confia les achats en ville et l’entretien de la maison. On programma aussi la construction d’une nouvelle chapelle. La communauté lui confia la supervision des travaux. Il mit toute son expérience et son savoir faire pour que le lieu des prières et de méditation fût le plus agréable possible.

Il s’occupait aussi de faire le suivi des gardiennes et des enfants des stagiaires : il les accompagnait fréquemment dans les allées du centre et jouait même avec eux.

Je revois, de temps en temps, une séquence filmée sur l’une des aires de battage où il surveillait de près les matchs de football. Sans doute, les enfants, qui jouaient avec un ballon mal gonflé, se rappelleront de lui comme quelqu’un qui avait pour eux une affection toute spéciale.

– *Quand il était à Tami, rapporte le Frère Felipe García, lui-*



*Dans une soukala à Tami en 2002*

*même et son frère Servando ont aidé pas mal de paysans jeunes de la région à construire leur maison avec du ciment et de la tôle pour qu'elle puisse résister aux tempêtes tropicales. Ils ont aidé aussi dans la scolarisation de garçons et de filles des alentours.*

Et comme il le connaissait bien, il se permet de continuer son panégyrique de la sorte :

*– Si on devait résumer, en une phrase, le caractère de César, nous dirions qu'il était un homme bon. Grâce à cette bonté qui émanait de lui, tout le monde se sentait à l'aise à ses côtés. Jamais je ne l'ai entendu dire du mal de personne. Il était un homme profondément spirituel. Peut-être que c'est là qu'il trouvait la force pour aider et être solidaire des pauvres et des abandonnés. Cette même force lui donnait du courage dans les épisodes durs de sa maladie et acceptait la situation sans succomber à la peur et au découragement.*

En 1998, il accepta le poste de directeur du collège Saint Athanase et de la communauté de Dapaong. Il s'attela à ses responsabilités avec pleine conscience et tout le sérieux possible. A ce propos, nous avons quelques témoignages :

*– César n'était pas un homme de discours, dit le Frère Felipe. Il avait l'habitude de se montrer discret. C'étaient son exemple et sa façon de faire qui parlaient haut et clair. Pour nous, qui l'avons connu, il était un exemple de dévouement, de fidélité à un idéal humain et religieux.*

*A Saint Athanase, il avait toujours la porte ouverte et recevait souvent la visite des enfants de Tantigou Peul. Il avait en permanence un bic, un crayon, un cahier ou un bonbon pour eux. Ses élèves l'appréciaient et le considéraient comme un bon maître. Bien qu'il eût une Maîtrise en chimie, il ne cherchait pas à éduquer exclusivement les enfants des nantis : il préférerait être avec les moins favorisés.*

Le Frère Jesús Gonzalez a été, quelque temps, avec lui dans la communauté de Dapaong. Il garde un bon souvenir de lui et ne tarit pas d'éloges. Résumons ses impressions de la façon suivante :

*– Je l'ai eu comme directeur dans cette communauté pendant l'année scolaire 98-99. Là-bas, tous les enfants l'aimaient : ils les laissaient monter aux arbres pour couper les branches sèches. Bien que cette affaire ne me plaisait pas, il suivait ses principes évangéliques d'accueil des enfants.*

*Il n'avait aucun problème avec les autres. En revanche, il avait un point faible : il résolvait tout dilemme en faveur des pauvres. En tant que secrétaire, j'avais reçu l'ordre de percevoir 15 000 francs CFA des enfants des paysans et de ceux qui n'avaient pas un salaire. L'écolage des enfants des fonctionnaires, des militaires et de ceux qui touchaient un salaire était de 25 000 francs. Quelqu'un voulut changer de statut social et m'a dit qu'il était le fils d'un paysan. Comme je ne l'ai pas cru, il eut recours à César. Il a eu gain de cause. En avalant ma salive, j'ai fait comme il m'a dit de faire. L'élève avait bel et bien trompé le bon directeur.*

*Pour finir, je parlerai de son extraordinaire spiritualité. C'était un homme de foi, un homme qui a su incarner, mieux que quiconque, les valeurs évangéliques. Je suis sûr que toutes ces valeurs de service, de travail, d'amour envers les enfants et les jeunes ont leur source dans sa relation avec Dieu dans la prière.*

Avant de terminer ce chapitre, je voudrais insérer le témoignage de Lamboni Batablinlè, né dans un village appelé Kpadoane, à une quarantaine de kilomètres à l'est de Dapaong. Il a été son élève à Saint Athanase de 1998 à 2002, date à laquelle il fut déclaré admis au BAC et initiait sa longue étape d'universitaire. S'il a réussi sa Maîtrise en Sciences physiques c'est grâce à nous qui l'avons aidé



et encouragé. Actuellement, il exerce son métier de professeur dans un lycée d'Atakpamé. Voici comment il parle de son directeur et maître :

*– J'ai connu le Frère César en septembre 1998, à l'époque où je rentrais en classe de seconde scientifique. Il était mon directeur de collège et même mon professeur de sciences. Je mentionnerai quelques traits de son caractère : Il avait une certaine fierté de partager ses connaissances scientifiques avec les élèves ; il faisait tout son possible pour que tout le monde puisse comprendre ce qu'il enseignait ; il aimait beaucoup ses élèves et quand il était en classe, l'ambiance était bonne. Il était l'un des prof le plus aimés. Nous l'avions surnommé « venga, veng-a » ce qui, en espagnol, signifie Vite, vite ! Pendant les cours de religion, il nous exhortait de nous aimer les uns les autres ; d'avoir un esprit de partage ; de craindre Dieu. Ça nous a marqués.*

*Sur le plan humanitaire, César était le PAPA des élèves. Nous étions nombreux à aller chez lui afin d'obtenir un peu de nourriture (riz, maïs, huile ...) Je me souviens bien : Quand je rentrais dans son bureau pour lui dire bonjour, après salutation, il disait ceci « Lamboni qu'as-tu mangé hier nuit ? ». Je lui répondais : « de la pâte, mon frère ». Et il ajoutait : « si ta nourriture finit, viens chercher chez moi ». Cela m'a marqué profondément, étant donné que j'ai connu une enfance difficile, après avoir perdu très tôt mon père.*

*Il ne s'occupait pas seulement des élèves. Il pensait aussi aux malades, petits et grands : il rentrait dans les hôpitaux pour apporter son soutien moral et matériel à certains malades, surtout ceux qui souffraient de maladies honteuses comme le SIDA et la tuberculose et se sentaient abandonnés. Tous les samedis, il entretenait le collège et puis, il sortait dans le quartier muni de petits cadeaux dans un sac en plastique. Il était accompagné de petits enfants qui criaient « yovo, yovo, bon*

*jour ». Le dimanche, il allait avec les autres Frères à Tami, après la messe de 7 heures. Le lundi matin, il était le premier à arriver au collège pour organiser les activités de la semaine.*

*En 2002, je quittai le collège parce que j'avais eu mon BAC et je devais me rendre à l'Université. Je suis allé dans son bureau pour lui dire au revoir et il me dit ceci en me serrant la main: « Lamboni, beaucoup de courage et bonne chance ». Je lui ai répondu avec une certaine émotion : « merci mon Frère ». Depuis ce jour, je n'ai plus revu physiquement César. Cet homme mérite tous les honneurs. Nous prions beaucoup pour qu'il soit accueilli dans la maison de Dieu.*

Témoignages de la sorte lui donnaient de l'enthousiasme pour surmonter toute la fatigue qui s'accumulait au fur et à mesure que le temps passait. Malheureusement, le climat chaud de Dapaong, et pendant quelques mois très humide, affaiblissait sa santé. Celle-ci se détériorait, de jour en jour, comme il le dit lui-même dans une lettre écrite à Gregorio le 2 janvier 2003 :

*– Depuis le 22 décembre, je suis en convalescence suite à une espèce de pneumonie et d'une très grande fatigue. Le mauvais temps ne m'a pas beaucoup aidé : il y a eu de la poussière qui empêche une respiration bien oxygénée.*

*Les Frères de la zone se sont réunis tout près d'ici pendant une semaine. J'ai dû garder le lit. J'ai profité pour plonger mon esprit dans une méditation qui m'a fait beaucoup de bien. Je voudrais te faire part de quelques-unes de mes réflexions.*

*Tu vois, là où on y pense le moins et au moment le plus inattendu, apparaît l'étincelle qui est capable d'effacer les images d'égoïsme et de manque d'amour qui nous envahissent sans cesse. C'est la petite semence du royaume de Jésus qui, sans bruit, pousse et nous fait de l'ombre.*

*Moi, ici, en voyant les gens qui déambulent pour pouvoir manger quelque chose et survivre, la colère me saisit et, parfois, pendant longtemps. Mais je veux voir aussi des signes d'espérance qui renforcent mon optimisme. En dernière instance, Dieu est Amour et il est plus grand que notre pauvre cœur.*

*Tu vois, avec ces idées à l'arrière plan, nous poursuivons notre travail d'éducation que tu connais bien. Nous nous sommes réunis, ici tout près, pendant une semaine. J'ai dû garder le lit et je le regrette.*

*Il n'y a pas de doute : malgré nos grandes limitations, la volonté et l'enthousiasme ne nous manquent pas pour que tout aille de l'avant. Dieu et Saint Jean Baptiste de La Salle nous aideront.*

Quelques semaines plus tard, on a dû l'emmener à Nadjoundi (Togo) et, après, à Tanguiéta (Bénin) où la Sœur Pilar et le Frère Florencio s'occuperaient de lui pour essayer de le récupérer.

– *Le Frère César, a dit une fois la Sœur Pilar au Frère Felipe, était l'un des meilleurs patients que j'ai connus. Il faisait et acceptait tout ce qu'on lui disait.*

Une grave maladie guettait la moelle osseuse de César. Tous ceux qui l'entouraient ou lui procuraient des soins, l'ont persuadé de se rendre en Espagne pour se mettre entre les mains de spécialistes qui, en plus de lui apporter un peu de soulagement, étaient à même de rétablir un peu sa santé très délabrée.

## **8 – Gravement malade**

Le mois d'avril 2003, il a dû précipitamment quitter Dapaong.



Il se sentait tellement faible, qu'il devait se confier à des spécialistes capables de dia-

*Malade à Madrid en 2004*

agnostiquer sa maladie et de rétablir sa santé.

Arrivé à Madrid, une série d'analyses allaient indiquer aux médecins le genre de maladie qui l'empêchait de mener une vie normale. Son anémie galopante devait avoir une explication. Huit hématologues se sont occupés de la dysfonction sévère dans son organisme. Le chef de l'équipe médicale, le docteur Rañada, lui fixa rendez-vous à une heure précise :

– *Avec si peu de globules rouges (un peu plus de 2 millions) dans votre sang, est-il possible que vous soyez encore en vie ?* lui dit-il.

– *Oui, Docteur, je le suis.*

– *Vous avez un myélome multiple, précisa-t-il. En d'autres termes, vous avez un cancer de moelle osseuse. Nous allons vous appliquer un traitement qui aura, sans doute, des séquelles mais, avec le temps, nous pourrons refaire un peu votre moelle.*

Et César accepta, avec résignation, ce que le Docteur venait de lui proposer. La chimiothérapie, une fois entamée, eut des effets immédiats. Au bout de quelques semaines, les constantes vitales du malade s'approchaient des valeurs normales et son moral initia une visible remontée. C'est alors que la doctoresse Patricia Font lui proposa des semaines de séjour dans sa terre natale où un climat favorable et une bonne ambiance familiale devaient avoir des effets positifs.

Une année après, sa santé presque rétablie lui permettait de se vouer à des activités dans les bureaux de l'ONG Proyde de Madrid. Les confrères, qui faisaient partie de la communauté, donnent leur point de vue de l'évolution de la maladie du Frère César et de son comportement au cours de cette étape pleine de déboires :

L'un d'eux, le Frère Tomás Muñoz, résidait, en ce moment-là, avec lui dans le Centre Régional. Voici son impression :

– *Nous avons passé quelque temps ensemble à Marqués de Mondéjar, quand il traversa le calvaire de sa maladie. César était le même : un Frère simple, austère, patient. Peut-être que sa maladie l'a fait encore plus réservé, mais il montrait sa gratitude pour tout ce qu'on faisait pour lui.*

*Un fait extraordinaire me vient à la mémoire : César sortait, petit à petit du « trou », non pas seulement par la médication et les séances de chimio mais aussi par son enthousiasme (dans le premier sens et authentique du grec « enthousiasmos »). Celui-ci était, en partie, le fruit du simple fait d'imaginer que, s'il guérissait, il serait bientôt avec ses enfants africains d'Akwaba. Je crois que César les avait dans ses rêves. Et je peux avancer cette conclusion : le Seigneur l'a pris, encore sous l'effet de ce beau rêve.*

Le Frère José María Beltrán va aussi dans ce sens lorsqu'il fait allusion aux conversations qu'il maintenait avec lui entre les séances qu'il devait subir dans une clinique de Madrid

– *Quelle nouvelle théorie vas-tu nous énoncer aujourd'hui ?* lui demandait-il. *Et toi, mine de rien, tu lâchais la phrase : « Ce qui est important est que nous nous aimions ». Tes archives étaient toujours pleines pour converser sur un plan aimable et simple.*

*Ensuite, après les séances de chimio, l'empressement et l'envie de t'en aller pour retrouver tes enfants parcouraient tout ton corps.*

Et lui-même décrivait dans quel état d'âme et de corps il se trouvait dans une lettre envoyée à son cousin Gregorio, avec qui il maintenait une correspondance régulière. Elle date du 3 août 2003.

– *Et moi, comment je me trouve actuellement ?* lui disait-il. *J'ai du mal à te l'expliquer. En ce moment, j'éprouve un certain malaise, mais je récupère l'appétit et l'envie de boire de l'eau. J'ai passé par des épisodes d'apathie et de sécheresse de toute sorte, de malaise à la fois*

*diffus et gênant. Même Dieu, dans mon for intérieur, semble lointain et ne dit rien. Mais je n'ai pas perdu mon envie de vivre et je crois que j'ai gagné en foi et en optimisme.*

*Après chaque séance de chimiothérapie, j'ai passé une semaine dans une telle quiétude corporelle que ça me fait souffrir énormément (je ne sais pas comment m'exprimer). A la mi-août, j'irai subir la 3<sup>ème</sup> séance (environ 5 jours à la clinique) et, après une révision générale, j'aurai trois autres séances : septembre, octobre et novembre. Ensuite, Dieu dira.*

*Je dirai donc au revoir à l'Afrique jusqu'à l'été prochain, si Dieu veut que ma guérison soit complète. J'ai été accompagné par toute ma famille et aussi par mes Frères en La Salle qui me soutiennent. Et ma vie est en train de s'écouler de cette façon : heures de souffrance, quelques lectures, des heures de lit, des analyses et des séances. Ce qui est important est que je jouis d'une certaine paix intérieure.*

Au mois de décembre de la même année, quelques jours avant les fêtes de Noël, il donne à son cousin des nouvelles de sa santé. Voici ce qu'il lui raconte, en cette occasion:

*– Je t'écris cette lettre avec des traits tremblants. Je me trouve à Santibáñez depuis une semaine. Je profite pour te souhaiter paix et bonheur pendant ces fêtes.*

*Quant à ma santé, on dirait que mon organisme se récupère lentement, au moins sous quelques aspects. Je reste exténué après chaque séance de chimio et, lorsque j'ai repris des forces, une autre séance m'attend. Ça fait déjà sept et le 5 janvier, je dois faire, de nouveau, des analyses et probablement la 8<sup>ème</sup> suivra à continuation. L'incertitude de cette situation a de l'influence sur mon état d'âme. Je demande au Seigneur seulement le souhait d'accepter ce qu'Il voudra et me donne des forces en tout moment.*

*Ça fera bientôt un an que je suis ici et j'ai le regret tout spécialement de causer des ennuis à tous ceux qui ont pris soin de moi avec autant d'affection.*

Au fur et à mesure que le temps passait, les médecins se rendaient compte que le traitement appliqué ne produisait pas les effets prévus. Ils essayèrent une nouvelle manière d'estomper la maladie et de refaire la moelle du patient. Il fut soumis à une séance spéciale qui consistait à faire passer son sang par une machine qui triait une pincée de cellules de la moelle osseuse en bon état. Un spécialiste s'occupait, ensuite, d'obtenir une culture appropriée qui serait, à continuation, introduite dans le courant sanguin du malade. Les effets ne tardèrent pas à se faire sentir. César lui-même y fait allusion dans une de ses lettres écrites à Gregorio le 30 mai 2006 :

*– La maladie, lui a-t-il dit, est au minimum et il ne reste qu'à la faire disparaître. D'après les médecins, ce sera peu probable, mais ça pourrait arriver.*

*On m'applique un nouveau traitement et, s'il réussit, je retournerai en Afrique. Ce n'est pas officiel mais, peut-être, j'irai à Abidjan, Côte d'Ivoire, à un Centre d'accueil d'enfants de la rue. Je serais ravi d'être avec eux et de les aider, dans la mesure du possible ne serait-ce qu'en leur manifestant un peu d'affection.*

Je ne voudrais pas terminer ce chapitre sans insérer deux témoignages : l'un, émouvant, de son directeur et confrère de communauté, le Frère Joaquín Gasca ; l'autre, affectueux et plein de délicatesse, du Frère Justino avec qui il vécut un certain temps à Madrid.

Voici le premier :

– *J’ai connu le Frère César à Pont d’Inca en 1955. Beaucoup d’années ont passé depuis, mais son caractère s’est maintenu et même amélioré.*

*Quarante-six ans après, son visage, malgré son état maladif et affaibli par le cancer, était le même. Quand je l’ai accueilli à Marqués de Mondéjar, je n’ai pas eu du mal à le reconnaître. Et, ici, le souvenir du César jeune, fort, décidé, m’est venu à la mémoire. Ici, j’ai trouvé un homme qui a su faire face à sa maladie et, après trois ans, retournait à son monde africain. Cette impulsion, cet engouement pour être avec les enfants pauvres n’étaient-ils pas la cause du triomphe sur la maladie ?*

*Il était inutile de lui dire de patienter, d’attendre la guérison ... Qu’est-ce que je fais ici ! Là-bas, ils ont besoin de moi, s’exclamait-il avec décision, presque fâché, mais esquissant tout de même un sourire.*

*Ici, je l’ai vu aussi comme un homme, le Frère simple, détaché de tout. A n’importe quel moment, il pouvait prendre ses affaires pour aller ailleurs ... La moisson est abondante.*

*César était un homme fort mais, sans aucun doute, il trouvait la force dans le Seigneur. Il était à la chapelle aux heures de prière. Il était toujours disposé à animer la prière de la communauté et il le faisait à partir d’une mentalité de compromis.*

*Sa conduite théologique –très ouverte– sans doute, était la base de sa vie d’intimité avec Dieu. Souvent, il abordait des sujets éthico-théologiques et il fallait voir avec quelle énergie il défendait ses principes.*

*Dans la vie, il faut être reconnaissant pour beaucoup de motifs. J’en ai un : César. Je crois qu’il nous a donné, aux Frères de la Communauté d’Accueil au Centre Arlep, une grande leçon.*

*Et comme disait le poète : Lorsqu’un ami s’en va ... mais, pour moi, tu n’es pas parti. Tu es ici, avec tes enfants de la rue.*



Voici celui du Frère Justino Fernández :

*– Pendant l'étape de ma longue permanence à Madrid, j'ai eu des rapports plus directs avec le Frère César et les Frères missionnaires qui partageaient avec lui la mission dans le sous-district du golfe du Bénin.*

*Recevoir les missionnaires et manifester de l'intérêt pour leur santé entrainait dans le domaine de mes compétences comme secrétaire du District Central et de la Conférence des FF Visiteurs de l'Arlep.*

*César a passé plusieurs périodes, incorporé à la communauté du Centre National La Salle, en vue de récupérer sa santé. On le considérait comme quelqu'un d'entre nous, car il était très transparent et fraternel et il était aimé de tous. Il avait la réputation d'un fidèle collaborateur dans les services qui ne font jamais défaut dans une maison d'accueil. Et, quand il avait le temps, il collaborait dans les services de Proyde, apprenait l'anglais et donnait même quelques cours de français.*

*J'ai toujours senti la proximité et la reconnaissance du Frère César, car il se rendait compte de la sollicitude et le dévouement qu'il voyait en moi. En effet, la santé de César a été, fréquemment, le souci du F. Visiteur et des Frères de la communauté. Les médecins étaient heureux de récupérer César du cancer de moelle osseuse moyennant un traitement avec des cellules mère, joie que nous partagions tous les Frères.*

*Une fois récupéré du cancer, il n'était pas indiqué de retourner en Afrique, de façon à conforter sa santé. Les médecins, le F. Visiteur et tous ceux qui étaient au courant de ses inquiétudes le lui ont conseillé. Mais César ne démordait pas et se montrait tenace dans ses décisions. Il se manifestait ferme et se disait à soi-même : et que vais-je faire ici ? L'important était dans son « Foyer d'Akwaba ». Il avait surtout en tête*

*les enfants démunis et privés d'affection. Il était complètement hypnotisé et identifié avec ses enfants de la rue qu'il avait laissés à Abidjan. Sa santé et son avenir ne le tracassaient pas.*

*En effet, le F. César Pan s'est rétabli de son cancer et il n'en est pas mort. Les médecins qui l'ont traité et la médecine peuvent rester tranquilles et même contents. Il est mort de tuberculose. Peut-être qu'il n'espérait pas mourir à cause de cette maladie, mais ça devait être ainsi : mourir de la même maladie dont meurent beaucoup d'enfants de la rue des quartiers d'Abidjan avec qui il se sentait identifié.*

### **9 – Avec les enfants en difficulté**

Une fois que l'hématologue qui faisait le suivi du Frère César lui eût donné le feu vert, il dit au revoir à sa famille et à ses Frères de Madrid et partit pour Abidjan où il souhaitait aller avec l'objectif de rendre service et de s'adonner à la mission qu'il avait toujours exercée en Afrique : l'éducation des enfants et plus particulièrement ceux qui avaient des problèmes dans leur vie.

Par déférence, César n'aimait pas l'appellatif « enfants de la rue ». Il préférait les qualifier « enfants en voie de réinsertion » expression qui correspondait beaucoup mieux au cheminement de ces jeunes, accueillis à Akwaba dans le but de les aider à se réintégrer dans la société en passant par la famille.

Il partit donc pour la Côte d'Ivoire. Il fut accueilli par son Frère directeur qui prit des mesures pour que son adaptation à ce nouveau milieu se réalisât sans aucun traumatisme. La vie dans cette nouvelle communauté avait l'effet d'un onguent qui apaisait les séquelles, toujours latentes, de sa maladie. Il se consacrait plei-

nement à sa mission éducative auprès des jeunes et à ses obligations religieuses. C'est le Frère Jesús González qui l'affirme :

*– En Côte d'Ivoire, dans le quartier d'Abobo, lorsqu'il travaillait avec les enfants de la rue, j'ai été témoin de son labeur en faveur des enfants de la rue, en particulier avec les enfants des voisins du quartier. Et cela malgré le myélome qui l'affaiblissait un peu chaque jour, surtout lors de son retour de Madrid, après trois ans de traitement chimio*



*Avec les enfants à Akwaba en 2007*

*thérapeutique. Ça faisait plaisir de le voir au milieu d'eux, à tout moment, infatigable et affectueux toujours. Je lui disais, de temps en temps, : « César, repose-toi ». La réponse était son leitmotiv déjà connu : « Nous nous reposerons là-haut », pointant du doigt le ciel.*

*Je puis rendre témoignage de son assiduité exemplaire aux moments de la prière. Dans mes visites à Abidjan, tous les matins après la prière, je l'accompagnais à la messe de la paroisse (je crois qu'elle s'appelle Notre Dame de Cana). C'est alors que je pouvais converser longuement avec lui sur beaucoup de choses. Nous étions les seuls à trouver du temps pour cela.*

*Que Dieu récompense autant de service et de dévouement envers les plus pauvres de la terre bénie de l'Afrique qui souffre terriblement et dont nous avons parfaite connaissance des réalités qui la constituent.*

Le Frère Pedro Alberdi, qui était directeur de la communauté de Daloa le visitait fréquemment. Il pouvait donc se rendre compte de la vie de César et de ses relations avec les autres Frères et avec les élèves qui résidaient dans le Foyer ou qui venaient à l'école primaire attenante. Voici une partie de son témoignage :

*Quand j'étais à Daloa, je le visitais chaque fois que j'avais des démarches à faire à Abidjan. Je l'ai vu, comme toujours, voué pleinement à ses enfants de la rue, avec sa façon de parler spéciale, un peu transcendant et le ton qui lui était propre, faisant ce qu'il pouvait, à son âge et sa santé.*

*Si on me demandait de caractériser César, je dirais que « Dieu s'est fait personne en lui, comme César inimitable, unique. Il a été de Dieu et pour Dieu, dans et pour les enfants pauvres.*

*Pour moi César, avec qui j'ai eu plein entendement, a été un ami Frère, qui m'a aidé sans bruit, avec sa cohérence de vie et d'être. César a eu son influence dans ma vie de service des autres. Pour tout ça, j'ai rendu grâce à Dieu, beaucoup de fois. Je remercie Dieu pour*

*avoir mis sur mon chemin un homme sans prétentions d'égoïsmes personnels, simplement consacré aux petits et aux pauvres, comme Jésus.*

Le jeune Salifou, qui fait partie du staff formateur de ce Centre d'accueil, nous parle aussi du bon comportement et de l'intégrité du Frère César, après avoir partagé avec lui cette mission de réinsertion des jeunes ivoiriens dans la société qui les a rejetés. Il utilise un langage propre au quartier où il habite :

*– Le Frère était quelqu'un de très bien, gentil, travailleur, calme, serviable. Il était très sur les enfants en situation difficile et les jeunes en difficultés. Il était un grand pilier du Foyer, car il y occupait une place importante. Comme enseignant, il aimait bien son travail et il savait le faire. Les enfants étaient très contents de lui : en plus des cours ordinaires qu'il donnait, il leur apprenait à dessiner. Il apportait une aide aux jeunes du quartier qui faisaient la demande, au niveau des études.*

*Le Frère Pan aimait aussi les fleurs, les plantes et les animaux. Au Foyer, c'était lui qui s'occupait des fleurs et des arbres. Il arrosait et taillait quand il le fallait. Il récoltait les fruits des arbres avec l'aide de quelques enfants.*

*Les grands travaux d'entretien étaient faits sous sa supervision et il le faisait très bien.*

Lui-même, dans ses lettres, a décrit l'ambiance délétère au milieu de laquelle, il vivait. J'insère, ici, un paragraphe extrait d'une longue missive qu'il a envoyée à Gregorio Castrillo le 26 mai 2007 :

*– Je viens de rentrer de la promenade dans les rues de ce quartier et il me reste une saveur rare, un mélange de tristesse et d'impuissance : la quantité d'« humanité » qui déambule et marche dans ces rues. C'est impressionnant de voir comment les enfants vivent, apparemment contents, dans la rue, au milieu de la saleté et des devantures où l'on*

*voit de tout. Ceux de la maison sont partis chez eux, dans leurs cases jusqu'au lundi. C'est l'un des moyens pour que, peu à peu, ils se réconcilient avec leurs familles pour s'y insérer, plus tard, et ils ne retourneront plus dans la rue. C'est très difficile, mais c'est notre objectif.*

Trois mois après, dans une autre lettre à son cousin, il dit qu'il se sentait à l'aise dans cette nouvelle communauté et qu'il essayait de surmonter les inconvénients des médicaments qu'il devait prendre chaque jour.

*Ici, je suis comme un poisson dans l'eau. Nous avons déjà commencé l'année scolaire et le travail avec ces garçons. Je me trouve bien, mais je dois prendre un médicament spécial et faire des analyses pour les envoyer à Madrid. En attendant, j'essayerai de ne pas trop penser à la maladie qui me suit partout et faire comme si de rien n'était.*

Epris d'astronomie et de météorologie, il consignait dans de grands agendas, qu'on lui offrait en cadeau les jours de Noël et que je garde comme une relique, les incidences les plus remarquables de la journée. C'est ainsi que, par exemple, le 26 février 2011, il écrit en gros caractères : *T (de température) 21° ; H (humidité) 75% ; couvert, pluvieux (petites pluies intermittentes). Nuit de tirs en « pagaille ».*

Cette dernière observation, donne une idée de la situation de guerre dans le quartier d'Abobo où les Frères et les enfants accueillis couraient le risque de recevoir une balle dans la tête ou un éclat d'obus sur le toit.

Vu donc les menaces de l'extérieur et l'insécurité dans lesquelles vivaient les résidents d'Akwaba, la communauté décida de déguerpir et d'aller dans un lieu plus sûr.

Dans le même agenda, à la page du 27 février, il note ceci : *« fuite » vers le CELAF de bon matin, à cause de la guerre. Exode des*



A Akwaba peu de jours avant sa mort

*gens du quartier. Vers où ? Le Centre est fermé tant que durera cette situation. Et, à partir de ce jour, les pages sont vides jusqu'au premier septembre où il a repris son agenda pour écrire : Retour de l'Espagne, après le temps de traitement (thrombose) et des vacances au village (Santibáñez de la Isla).*

Le jour suivant, il recommence ses indications météorologiques et autres :  
*Temps nuageux toute la journée. Le F. David vient à notre communauté. T 25° ;*

*H 65%.*

A la Noël 2012, il recevra un nouvel agenda où il consignera les nouvelles incidences jusqu'au 26 janvier où il écrit, en caractères maladroits : *Malade (clinique)*. Le 28, il gribouille les mots : *Malade (vers Saint Miguel)*. Le 29, *CELAF*. Le 31, *retour à Akwaba*. Un mois après, le 29 février, il écrit en rouge : *Malade (clinique)*. Et après, plus rien. Il avait, sans doute, l'intuition qu'il venait de commencer son agonie et son vrai chemin de croix. C'était, peut-être nécessaire s'il voulait rentrer dans le Royaume des cieux.

## ***10 – Comment j'ai vécu l'agonie de César***

Après son décès, survenu le 2 mai 2012, j'ai pris l'heureuse initiative d'assister aux obsèques de mon frère. J'ai passé huit jours à Abidjan où l'émotion me prenait parfois et, dans le secret, je versais des larmes. Aux moments d'une plus grande sérénité et dans la

même chambre où César avait exhalé son dernier soupir, j'ai mis par écrit mon état d'âme. Voici le résultat :

Ça fait déjà trois mois que je passe par des moments d'angoisse et des moments accompagnés d'espoir et d'optimisme. Mon être tout entier s'est vu ébranlé par les effets d'une émotion profonde, difficile à contenir. Quand deux personnes s'aiment et que l'une d'elles est sur le point de rendre ses derniers soupirs, l'autre a l'impression que les liens affectifs, qui les ont unis pendant de longues années, se rompent les uns après les autres, laissant des traces ineffaçables. Je vais essayer de décrire les différentes étapes par lesquelles je viens de passer.

Le 26 janvier de cette année, mon frère César a été hospitalisé dans une clinique d'Abidjan à cause d'une douloureuse occlusion intestinale. Il a été soumis à une opération de nettoyage dont les résultats ont été satisfaisants mais dont les séquelles devaient l'écarter, provisoirement, de ses activités habituelles au foyer d'accueil des enfants de la rue d'Akwaba, à Abobo, un quartier d'Abidjan. Après cette délicate intervention, on lui conseilla quelque temps de repos qu'il accepta de bon grès. Il voua ses heures libres à la lecture et à se promener dans les allées du Centre d'Etudes LAsalliennes AFricain, que je connais bien.

*– Je suis au CELAF, m'a-t-il dit au début d'une conversation téléphonique que j'ai eue avec lui. Je me trouve assez bien et j'espère rejoindre bientôt ma communauté.*

C'était une petite consolation et je me fis à l'idée que ce n'était qu'un épisode, certes de mauvaise allure, mais qui augurait d'un rétablissement rapide de sa santé, malmenée par les tracasseries d'une vie consacrée au service des autres. Hélas, ç'a n'a été qu'un miroitement passager. Quelques semaines plus tard, il s'est affronté



à une terrible épreuve dont les conséquences seraient à l'origine de l'état agonique qui devait avoir un dénouement fatal.

A la fin du mois de février, il a été victime de l'une des maladies mortelles qui frappe souvent les populations des régions pauvres des pays sous sahéliens : la tuberculose. Sans doute, ç'a été le résultat de la diminution des défenses de son organisme à cause des effets du cancer dont il souffrait, d'une part, et de l'occlusion intestinale, d'autre part. Comme il était en contact permanent avec les enfants qui fréquentent le Foyer et même avec ceux qui se promènent dans les rues voisines, il a dû introduire, dans ses poumons, le néfaste bacille de Koch. La terrible maladie l'a atteint de plein fouet.

Il a été, immédiatement, emmené dans un hôpital des Deux-Plateaux, l'un des quartiers les plus riches et le mieux pourvus de services sociaux de la capitale ivoirienne. Il a été soumis, tout de suite, à un traitement spécifique en vue d'enrayer cette infection qui a causé tant de morts dans le monde.

Un jour, j'ai reçu un appel de la part de son directeur, le Frère Quique, avec qui j'ai une grande amitié.

– *Ton frère est à l'hôpital depuis quelques jours, me dit-il. Il a une infection pulmonaire. Je te le passe.*

– *Je me trouve un peu mieux*, gloussa-t-il au téléphone, avec une voix qui sortait, étouffée, de ses poumons mal en point.

Le mot infection semblait rentrer dans ma tête d'une façon pas trop alarmante et laissait l'espoir que mon frère pût s'en sortir dans quelque temps. Un jour sur deux, j'avais à l'autre bout du fil la voix de Quique et celle du malade prostré dans un lit d'hôpital qui essayait de balbutier des mots presque incompréhensibles.

– *Il se remet tout doucement, me disait Quique. Nous nous occupons de lui. Il est soigné par des médecins compétents et peut-être qu'il s'en sortira.*

La dernière semaine du mois de mars, je suis allé à Madrid pour parler d'une affaire importante avec les responsables de l'ONG Edificando et c'est alors que j'ai été informé sur la véritable maladie qui minait la santé de mon frère. Il s'agissait d'une tuberculose pulmonaire. J'ai reçu la nouvelle comme un coup de massue et réduisait, passablement, l'espoir d'une prompte récupération. Le Frère Visiteur, José Manuel Sauras, m'annonça, par courrier électronique, qu'il irait à Abidjan pour une visite de quatre jours, au cours de laquelle il planifierait une possible évacuation vers Madrid. Après avoir passé les premières heures avec mon frère, il m'envoya un autre courrier dans lequel il me disait laconiquement :

– *Impossible. Ton frère est incapable de se tenir debout et ne peut pas voyager. Il ne peut pas le faire, même accompagné d'un médecin.*

Ç'a été un nouveau coup de massue qui faisait s'évanouir tout espoir d'une prompte guérison. J'ai profité alors pour lui suggérer la possibilité de me rendre en Côte d'Ivoire pour passer avec lui un certain temps.

– *Ce n'est pas la peine, me dit-il un jour au téléphone, nous nous occuperons de lui et nous ferons tout ce qu'il faut pour lui assurer les soins dont il aura besoin. On dirait qu'il se rétablit tout doucement.*

Un certain espoir renaissait en moi surtout lorsque, un jour, nous avons pu échanger des phrases compréhensibles, bien que peu rassurantes, avec le malade. Mais cet espoir s'est éteint complètement lorsque, le 4 avril, j'ai ouvert mon courrier et j'ai pu lire le message envoyé par le Frère Visiteur à toutes les communautés.

– *Vu l'état déplorable de l'état de santé du Frère César Pan, disait-il, nous avons décidé, de commun accord, de lui administrer le sacrement de l'extrême-onction.*

Un nouveau coup dur s'est abattu sur ma tête et plongeait mon subconscient dans un pessimisme profond, pendant cinq jours, jusqu'au lundi de Pâques où mon frère prit l'initiative d'appeler. Cette fois-ci, on arrivait à le comprendre et c'était bon signe.

– *Je vais un peu mieux, bien que je sois très fatigué, disait-il avec un peu d'amertume.*

Le thermomètre de l'espoir remontait quelques divisions et un certain optimisme fit surface. Ce phénomène atteignit son paroxysme, un jour de la deuxième semaine du mois d'avril, lorsque le Frère Josean, étant de retour d'Abidjan, revint à Madrid avec une quinzaine de photos, prises à l'intérieur du Foyer. Nous y voyons mon frère, sur un fauteuil roulant, en train de se promener dans les allées fleuries du centre d'Akwaba. On le voit aussi en train de parler avec son supérieur régional, le Frère Gabriel, ou avec des enfants ou des confrères souriants. L'ambiance des photos alluma, de nouveau, la lampe de l'optimisme.

– *Bon, disaient trois de mes frères qui ont vu les photos, on dirait qu'il se porte mieux. On verra.*

Hélas, le lundi 30 avril, j'ai reçu du Frère Quique un nouveau message dans lequel il me dit :

– *L'état de santé de ton frère est très délicat et nous attendons son dénouement d'un moment à l'autre. Son état physique se dégrade de plus en plus. En ce moment, il est prostré. Il prend des aliments liquides et, parfois, ils ne passent pas. Il faut attendre. La réalité est dure, mais il faut l'accepter. C'est ainsi qu'il le fait et c'est ça qu'il veut, car*

*il refuse n'importe quelle intervention dans une clinique. Peu à peu, il s'éteint. Il ne souffre pas et il est prêt pour le coup final.*

Après lecture du message, la loupotte de l'espoir s'est éteinte de nouveau. Il restait une lueur tenue qui était l'intervention, en dernière instance, des médecins. Et pour la faire effective, je suis passé par une situation d'angoisse très forte. Elle s'est produite de la façon suivante :

Je devais envoyer, au Frère Quique, l'adresse du courrier électronique de l'un des Docteurs qui avaient traité César lors des dernières séances de chimiothérapie qu'il a subies étant en Espagne l'été dernier. Comme je ne l'avais pas, je me suis mis en contact avec la clinique Moncloa où son cancer avait été traité. La jeune fille qui était à l'autre bout du fil, a pris mes données et celles du patient concerné. Tout en sanglotant et très ému, je lui ai donné, avec une voix chevrotante, ce qu'elle demandait. Le jour suivant, la Doctoresse Concha m'a appelé, sous les instances de sa collègue Patricia Font à qui j'avais envoyé un e-mail, et m'a communiqué son courrier. Ce courrier devait parvenir au Docteur qui faisait le suivi de César à Abidjan. Pourront-ils aboutir à un résultat positif après des échanges difficiles ? On le saura sous peu.

L'intervention finale des professionnels se produisit trop tard car, le 3 mai vers 9 heures, j'ai reçu un coup de téléphone du Frère José Manuel Sauras pour m'annoncer, en quelques phrases, que mon petit frère était décédé la nuit précédente.

Vers 9 h 30, j'ai eu, au téléphone, le Frère Quique, son directeur de communauté. Il a eu la gentillesse de me dire tout ceci :

*– Ton frère vient de décéder cette nuit. Comme il est mort sans la présence d'un médecin, nous devons réaliser une autopsie, avant son enterrement. Nous avons l'intention de lui préparer un caveau décent,*

*soit au CELAF, soit au cimetière réservé aux religieux d'Abidjan, soit même au cimetière municipal.*

– *Est-ce que tu as reçu le message que je t'ai envoyé hier ?* intervins-je.

– *Je n'ai pas ouvert mon courrier,* dit-il.

– *Je te demandais de m'envoyer un document dans lequel tu m'offres l'invitation pour vous faire une visite et passer quelques jours avec vous.*

– *Ah oui, c'est une démarche nécessaire pour l'obtention du visa. Je vais le rédiger et le faire, ensuite, signer par le secrétaire de l'archevêque. Je te le ferai parvenir l'après-midi.*

En effet, j'avais l'intention de prendre l'avion pour assister aux obsèques de mon frère. Il faut que je me dépêche pour remplir toutes les formalités et me présenter, le plus tôt possible, au Foyer Akwaba. Mais avant de prendre l'avion, il me faut le visa de l'Ambassade de la Côte d'Ivoire à Madrid et le billet d'avion. Je ne sais pas si trois jours seront suffisants pour toutes ces tracasseries. Je ne sais pas, non plus, si les dépouilles mortelles de mon frère pourront être retenues le temps qui me permette d'arriver à Abidjan avant qu'elles soient inhumées. Je ferai tout mon possible pour atteindre cet objectif, pour le moment prioritaire.

César mérite cette démarche personnelle. Il a passé sa vie au service des autres. Il a beaucoup souffert pour les autres et à cause des autres. Il est décédé dans la plus grande solitude, entouré de l'affection et de la présence de quelques confrères. Grand nombre de personnes, en particulier des centaines d'élèves l'évoqueront comme quelqu'un qui s'est sacrifié pour qu'ils deviennent des citoyens responsables qui, à leur tour, prendront des mesures pour que leur

pays aille de l'avant et passe : de la misère à une pauvreté tolérable ; de la vie opulente d'une minorité à une vie plus aisée de la majorité ; d'un analphabétisme généralisé à une inculturation accessible à tous.

Mon cher frère César, repose en paix dans le caveau qu'on va te préparer loin de mes yeux, mais où le silence éternel est accompagné d'un bonheur sans fin. Que Dieu t'accorde une place privilégiée dans un paradis que tu as bien mérité. Tu continues à être présent dans ma tête comme tu l'as toujours été lorsque nous avons partagé les souffrances et les joies de populations entières qui sauront reconnaître notre entier dévouement à leur service.

### *11 - Ce n'est qu'un au revoir.*

Après avoir rédigé quelques pages sur l'agonie de César, l'idée m'est venue de mettre par écrit toutes les cérémonies d'inhumation de ses dépouilles mortelles. Voici le résultat :

Cela fait tout juste une semaine que je suis dans la communauté des Frères du Foyer Akwaba, à Abobo (Abidjan). Je suis venu pour les obsèques de mon frère César qui ont commencé le 18 mai par une veillée de prières qui devait rappeler, à tous les participants, que le Seigneur avait accueilli, en son sein, l'âme du défunt dont le corps se trouvait dans un cercueil placé devant tous. Il y a eu des moments émotifs où il était difficile de contenir les profonds sentiments que chacun ressentait. Dans mon for intérieur, des sanglots jaillis du plus profond de mes viscères, ont affleuré à mes yeux et tous ceux qui étaient autour de moi ont pu s'en apercevoir. Les différentes interventions, les divers témoignages exprimés par des per-

sonnes qui évoquaient divers aspects de la vie de César, les multiples prières adressées à Dieu pour qu'il montre sa magnanimité en recevant l'âme de celui qui venait d'interrompre son existence auprès de nous, tout cela faisait passer, à un second plan, la tristesse que l'on éprouve lorsqu'on perd quelqu'un dont la vie a été un poème d'amour envers les plus petits et les plus pauvres.

Cette atmosphère de recueillement et de prière s'est prolongée pendant toute la nuit dans la chapelle du scolasticat où une vingtaine de Frères, la plupart habillés de leur soutane noire et d'un rabat blanc, se sont relayés, à tour de rôle, pour accompagner spirituellement celui qui avait donné toujours priorité aux valeurs morales et religieuses. Sans doute, tous ces jeunes qui ont accepté d'interrompre leur sommeil pendant une partie de la nuit, étaient-ils persuadés que l'âme de leur aîné s'était envolée vers les demeures éternelles. Je souscris à ce point de vue-là et laisse, de côté, les théories nihilistes de certains athées bien connus, plus épris par les arguments de la raison que par les valeurs spirituelles. Je partage aussi la visée juste de ceux qui ont préféré bien vivre afin d'avoir la récompense de bien mourir.

Le jour suivant, 19 mai, à neuf heures du matin, la bière contenant les dépouilles mortelles du Frère César a été transférée, dans un corbillard de la municipalité d'Abobo, à l'église Notre-Dame de Cana de ce grand quartier abidjanais. Tout le long de la messe, chacun des assistants a été invité à faire monter au ciel des chants et des prières pour l'éternel repos du défunt qui, pendant toute sa vie, eut le souci de transmettre à ses élèves des idées de convivialité et de tolérance. Il veilla aussi à leur inculquer la poursuite de la croissance de leur niveau intellectuel et spirituel qui devait assurer les bons rapports entre eux et avec les autres.

Toutes les personnes qui entouraient le cercueil avaient un lien, plus ou moins étroit, avec celui qui, d'une certaine manière, n'était plus avec elles : la quinzaine de jeunes du Foyer ; les Frères supérieurs qui étaient présents pour rendre hommage à celui qu'ils avaient apprécié ; son frère Servando qui n'arrivait pas à contenir les larmes, tant avait été grande son affection pour lui ; les Sœurs de la communauté du Saint Ange qui l'ont soigné pendant une demi-douzaine d'années ; les curés de la paroisse qui l'ont vu, presque chaque jour, assister à la messe du matin ; les Frères scolastiques qui l'ont accueilli lors de la crise de février 2011 et les jours de repos qu'il a passés avec eux lors de l'occlusion intestinale qui lui avait fait voir les étoiles ; les autres Sœurs qui ont voulu l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure.

Après la messe, le cercueil a été introduit, encore une fois, dans le corbillard. Les Frères Quique, José Manuel Sauras, José Manuel Agirrezabalaga et moi-même, nous y avons pris place pour l'accompagner jusqu'au cimetière. Pour permettre le passage du convoi sans rencontrer trop d'obstacles, le chauffeur activait la sirène et les gens respectaient la priorité du véhicule funèbre. A un moment donné, vu le gros embouteillage, il passa par-dessus les normes de la circulation et sauta sur le trottoir de façon à emprunter une voie dans le sens contraire. J'ai eu le hoquet en voyant la manœuvre. Finalement, on vira à droite pour prendre une route dégagée vers le cimetière.

Une fois devant le panthéon où César devait être inhumé, nous avons pu jouir d'un autre moment de recueillement, de prières et de réflexion sur la précarité de notre vie ici-bas. Tous les présents à la cérémonie d'inhumation, ont été invités à verser, en faisant le signe de la croix, quelques gouttes d'eau bénite sur le couvercle du



cercueil où gisait le défunt. Une fois réalisés ces rituels, trois fossoyeurs, aidés de quelques jeunes scolastiques, ont procédé à la descente du cercueil dans le caveau sous le panthéon appartenant au diocèse d'Abobo, dans le cimetière de Williamsville.



*Introduction du cercueil dans le caveau*

On sentait une certaine tension contenue : c'était le moment de dire, définitivement, au revoir à mon frère César. Je n'ai pas laissé affleurer à mes yeux les effets de l'émotion. J'ai essayé de remplacer la tristesse par un sentiment plus positif. J'ai laissé passer par ma tête des idées réconfortantes : les desseins de Dieu devaient prendre la place d'un sentiment plus terre à terre ; celle d'une résurrection et d'une entrée dans sa gloire devait prendre la place d'une disparition ou d'une décomposition physique. La foi chrétienne nous met à ce niveau et donne un sens à la vie humaine que d'aucuns essayent de réduire à un court séjour sur cette terre sans aucun autre aboutissement. L'au-delà existe et donne un sens profond à notre existence ici-bas.